

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 11 août 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

VII.—UN COUP DE MAIN

DLUS calme, et recommandant mon âme à Dieu, je m'étais agenouillé sur le pont et je priais.

"Tout à coup je vis passer le capitaine devant moi comme un éclair. Il s'élançait vers sa cabine. Un instant après il reparut en hurlant :

"—Nous sombrons !

"Puis se ravisant, il commanda :

"—A la cale, qu'on monte les cordages !

"Tous, pris de panique, s'étaient précipités vers l'unique moyen de salut. Il ne restait sur le pont que trois hommes : Pedro Bordas, le pilote Trigo et moi.

"Le reste de l'équipage s'était englouti dans l'ouverture béante de l'écouille.

"—Pauvres enfants, dit tout à coup Pedro avec une expression démoniaque.

"En montrant du doigt l'écouille à Trigo, il lui fit signe de lever la porte massive qui servait à la fermer.

"Au même instant une pièce de bois s'abattit sur moi et m'atteignit au front, je tombai à la renverse, le visage inondé de sang et je m'évanouis.

"L'écouille était fermée et ceux qui se trouvaient dans la cale condamnés à y périr. Ils étaient six. Pour se sauver, Pedro Bordas, au milieu de l'épouvante générale, n'avait pas reculé devant cet exécrable forfait.

"Si je n'avais pas été, à ce moment, privé de connaissance, j'aurais opposé à cette scélératesse. Mais je gisais sans mouvement, ignorant ce qui se passait autour de moi.

"Pendant ce temps, Pedro et Trigo avaient lancé la barque de sauvetage à la mer. Trigo la retenait avec un câble. Le capitaine me saisit par le milieu du corps, et avec une force herculéenne il me lança sur son épaule ; puis, se cramponnant d'une

main au câble, tandis que, de l'autre, il retenait son fardeau, il se suspendit au dessus de l'abîme.

"Neuf fois sur dix, la mort, dans de semblables circonstances, eut été inévitable. mais Dieu me protégeait.

"Quand il tomba avec moi dans la barque, Pedro cria :

"—Attachez le câble, Trigo, et à votre tour.

"Le pilote suivit le chemin périlleux. Quelques minutes après le câble même était coupé et nous étions à la merci du redoutable élément.

"Je repris bientôt mes sens ; le choc que j'avais reçu n'avait fait que m'étourdir ; ma blessure n'était pas profonde, la joue seule de la joue avait été en partie arrachée. Pedro m'avait, aussitôt qu'il fut assis dans la barque, jeté une brassée d'eau à la figure et l'action du sel de mer

avait contribué à arrêter l'hémorrhagie. Revenu à moi, je continuai à étancher le sang en me lavant.

"Tout à coup un long cri de mort monta dans le silence de la nuit et plana sur l'immensité de l'Océan.

"L'équipage de la *Golondrina*, en voulant remonter sur le pont, avait trouvé l'écouille fermée et constaté la trahison de son capitaine. On entendait les coups désespérés portés sur la trappe pour l'enfoncer. Soudain une clameur de joie partit du pont. Un des hommes avait réussi à faire sauter les surbaux. Je le vis se hisser par l'ouverture, une barre d'aspect dans la main. Au même moment il y eut un craquement horrible, puis un bruit sourd, un rassac des vagues : la *Golondrina* s'était abîmée dans le gouffre.

"Ce fut le dernier acte de cette tragédie que je n'oublierai jamais. Quelques instants plus tard, l'orage s'était apaisé : une saute avait amené une accalmie.

"La mer nous avait fait grâce à nous trois, se

gravissaient la pente et notre présence ne semblait pas les effaroucher. Quelques minutes plus tard apparut une figure humaine.

"C'était le conducteur du troupeau. Il était très vieux et sa grande barbe blanche lui donnait un aspect imposant.

"Nous l'interrogeâmes sur la population de l'île. A notre grande stupéfaction, il nous dit en poussant un profond soupir, que depuis huit ans, elle ne renfermait d'autre habitant que lui, seul survivant d'une troupe d'émigrants espagnols jetés sur ces récifs à la suite du naufrage. Le vieillard avait perdu successivement tous ceux qui l'entouraient.

"Je restai huit ans dans l'île du vieillard qui s'appelait Mauro. Je m'étais pris pour lui d'une vive affection ; il était bon et compatissait à mes souffrances, en acceptant avec résignation les siennes auxquelles, disait-il, la mort seule pouvait apporter remède.

"Au commencement de la septième année, Trigo mourut, emporté par la fièvre. Sa maladie n'avait duré que quelques jours et tous mes soins pour le sauver avaient été inutiles.

"Cinq mois après, la fièvre et la mort réclamaient un nouveau tribut : Mauro s'étendit sur son lit de feuilles sèches et ne se releva plus. Il avait quatre-vingt ans. Son agonie fut lente ; elle dura cinq jours ; nous le veillions tour à tour, Pedro et moi.

"Le capitaine du négrier sentit pour la première fois son âme s'amolir. Lorsque Mauro succomba et que nous eûmes couché son corps à côté de celui de Trigo, dans le petit cimetière de l'île, l'homme égoïste versa des larmes abondantes.

"Je profitai de son émotion pour lui parler de Dieu dont il n'avait jamais prononcé le nom devant moi. Nos conversations n'eurent pendant longtemps point d'autre sujet, et j'espère que le repentir de ce grand criminel aura pesé dans la balance de ses actions.

"La mort de Pedro Bordas suivit d'un an à peine celle de Mauro et de Trigo. Il me semble encore entendre ses dernières paroles :

"—Il n'y a, disait-il, qu'une seule chose qui me peine. Qui vous portera secours, dans cette île, où vous allez rester seul ? Je vous laisse tout ce que j'ai, mon trésor m'a été inutile. Il vous servira peut-être un jour à triompher de vos ennemis."

"Une année s'écoula pour moi dans ce complet isolement. Je me sentais vieillir, mais ma foi me soutenait toujours. Je ne cessais de

me dire que la Providence mettrait fin tôt ou tard à mes infortunes.

"Tous les jours je conduisais mon troupeau de chèvres jusqu'au sommet du rocher, où je restai de longues heures, attendant avec patience la délivrance qui ne pouvait manquer d'arriver.

"Elle arriva enfin. Un matin, une voile se présenta au loin à mes yeux. Dieu m'avait exaucé. Je cours arracher un rameau à l'arbre le plus proche et l'agitai en levant la main et en poussant des cris.

"Ce n'était pas un songe. Le navire se dirigeait vers l'île. On avait remarqué mes signaux. Je tombai à genoux et priai. Puis je me laissai aller à toute l'expansion de ma joie. Je riais, je pleurais, je bondissais, je me frappais le front et la poitrine comme un homme affolé, brandissant aussi haut que je le pouvais ma branche d'arbre.



La soubrette obéit et vint s'asseoir aux pieds de sa maîtresse. — (Page 25, col. 3.)

contentant des victimes que lui avait abandonnées le capitaine. Mais nos forces étaient épuisées et la faim, plus inexorable que la tempête, commençait à rugir dans nos entrailles.

"Nous passâmes dans la barque de sauvetage sept cruelles journées, sans autres aliments qu'un peu de biscuits et de viande sèche emportés par le capitaine, sans autre boisson qu'un peu de rhum resté dans la gourde dont le pilote ne se séparait jamais.

"Le matin du huitième jour, comme je pus le constater dans la suite, un îlot s'offrit à nos regards. Une demi-heure après, nous abordâmes, étonnés de ne voir aucun insulaire accourir au devant de nous.

"Nous restions indécis sur la route que nous avions à prendre, quand nous entendîmes des bêlements de chèvres. Bientôt nous les vîmes. Elle